

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE ENTRE ANTON MAKARENKO ET MAXIME GORKI (traduits par Jean Rakovitch)

Lettre de Makarenko à Gorki d'août 1925

Notre collectif pédagogique demeure, à ce jour, solitaire sur la question du sens de la délicatesse par rapport à nos éduqués. Dès le départ, nous nous sommes fixé la règle rigoureuse de ne pas nous intéresser au passé de nos gamins. Du point de vue de ce qu'il est d'usage d'appeler la « pédagogie », c'est une absurdité : il faudrait, paraît-il, obligatoirement décortiquer toute la trajectoire du garçon, repêcher et nommer tous ses penchants « criminels », remonter jusqu'au père et à la mère ; bref, retourner tout le fossé dans lequel s'agitait et mourrait l'enfant à petit feu. Et, une fois ces remarquables éléments réunis, construire un homme nouveau selon les lois de la science.

Mais, tout cela, vous en conviendrez, ce sont des inepties : il n'existe tout simplement pas de lois de la science, et la vivisection durable sur un homme vivant le transformera en cadavre difforme. D'abord, il fallut nous faire quelque peu violence pour ignorer les crimes de l'adolescent, mais après, nous nous y habituâmes tellement, que désormais nous ne nous intéressons sincèrement plus au passé. Je suis parvenu à obtenir que l'on ne nous envoie plus ni dossiers ni caractéristiques : on nous envoie un gars ; mais ce qu'il a bien pu fabriquer, voler ou cambrioler, cela n'intéresse tout bonnement personne. Cela fait longtemps déjà que chez nous les discussions entre les gars concernant leurs exploits criminels se sont évanouies, tout nouveau colon n'attise, auprès de tous, qu'un seul intérêt : quel camarade, propriétaire, travailleur es-tu ? L'inclination passionnée pour l'avenir a complètement recouvert toute réminiscence des soucis passés.

Mais à l'extérieur de la colonie, nous ne sommes pas en mesure de combattre le manque de tact commun. Figure-vous : nous célébrons une fête, nous rencontrons des invités, nous sommes heureux, animés, nous décorons les invités d'épis et de fleurs, montrons notre travail, notre propriété, faisons la démonstration de notre riante santé et prenons nos airs, lorsque notre enseigne du Commissariat à l'Instruction publique est déployé. Voici de quels propos nos invités nous gratifient :

« Vous voyez, vous avez commis un crime et ne connaissiez pas le travail. Maintenant vous vous corrigez et promettez... »

Il y eut aussi le cas suivant :

- Les bandits ne vous attaquent pas ?
- Non, ils ne nous attaquent pas.
- Hé-hé ! Les bandits ne touchent pas les leurs ?

Je ne sais pas décrire le tableau tragique qui se dessine après de tels discours et de telles discussions. Seuls nous, les éducateurs, le percevons : une retenue austère, un

silence rêveur, profond et prolongé. Personne, chez les colons, ne va partager sa blessure avec les autres ; mais jusqu'au soir, vous n'entendrez pas un rire, alors que d'habitude, chez nous, la moitié des mots est prononcée avec le sourire.

Rejeter l'appellation officielle de « colonie pour mineurs délinquants » nous a coûté beaucoup d'efforts. Mais nous ne l'avons rejeté que pour nous. Parfois de bonnes gens écrivent sur nous des articles dans les gazettes et les journaux, des articles laudateurs, nous sommes néanmoins dans l'obligation de les dissimuler devant les gars, parce qu'ils commencent comme ça (en ukrainien) : « Hier, dans la colonie des mineurs malfaiteurs... »

Même pas « délinquants », mais « malfaiteurs ». On appelle « détenus », les meurtriers et les escrocs lorsqu'ils sont enfermés en prison, c'est-à-dire qu'on détermine leur condition extérieure, alors que les enfants, je ne sais pour quelle raison, on les nomme « délinquants », c'est-à-dire que l'on tente de déterminer leur essence.

C'est pourquoi nous nous attachons fort aux personnes simples, qui s'adressent à nous comme à des personnes normales, et qui, simplement, discutent avec nous sans craindre pour leurs poches. Aussi est-ce avec une cruauté particulière que nous retrouvons les portefeuilles égarés ou les cartables oubliés et que nous les rendons à leurs propriétaires...

Moi-même, je ne comprends pas pourquoi, dans les représentations de nos gars, votre nom tutélaire s'avère être l'argument le plus convaincant et le plus incontestable contre le fait que l'on nous confonde avec les « criminels », mais c'est ainsi. Voici un extrait d'un propos récent :

-... Vous n'y comprenez rien, camarade. Si vous vous rendiez à la colonie pour criminels mineurs, c'est que vous n'êtes pas arrivé au bon endroit. Ici, c'est la colonie Gorki.

Votre nom et votre personnalité sont pour nous la meilleure preuve que nous sommes aussi des êtres humains.

Lettre de Gorki à Makarenko du 17 août 1925

Votre lettre a provoqué mon admiration par son ton et son contenu. Ce que vous avez dit au sujet de la « délicatesse » par rapport aux colons, est à la fois absolument juste et remarquable. Il s'agit véritablement d'un système de rééducation, et c'est là la seule manière que cette dernière peut et doit prendre toujours – tout particulièrement de nos jours. Au large, le jour d'hier, avec sa saleté et son indigence spirituelle ! Que les historiens s'en souviennent; mais les enfants n'en n'ont pas besoin : il leur est néfaste.

Lettre de Makarenko à Gorki de 1928

Au milieu de la mer de relâchement et de parasitisme, seule notre colonie se tient ferme comme une forteresse. Il y a actuellement, à la colonie, un collectif très réussi, bien que constitué pour 75% de nouveaux. Et malgré cela, on me dévore. On me dévore seulement parce que je refuse fermement de me soumettre à ces apports stupides, à ces tas de préjugés, qui, je ne sais pour quelle raison, passent chez nous pour de la pédagogie. D'ailleurs, est-ce vraiment difficile de me mordre? Lorsque s'organise la vie de 400 enfants, délinquants de surcroît, et de plus dans une situation d'indigence, il est difficile d'être simplement une figure responsable ; il faut impérativement devenir une personne vivante et, par conséquent, prendre des risques et faire des erreurs. Là où il y a de l'enthousiasme et de la passion dans le travail, il y a toujours la possibilité de s'écarter des mouvements pensés dans l'idéal.

Cependant, on ne cherche même pas à me mordre pour une faute, mais pour ce que j'ai de plus cher : mon système. Sa seule faute est qu'il est le mien, qu'il n'est pas constitué à partir de modèles. Il fallait bien qu'on en arrive là. Tandis qu'un système bien déterminé de moyens pédagogiques, qui ont depuis longtemps prouvé leur échec dans la pratique, est recommandé dans de petits livrets, notre colonie vit et notre système (notre formule fondamentale est: « Le plus d'exigence possible envers l'éduqué et le plus de respect à son égard ») a été spontanément adopté par de nombreuses institutions enfantines.

C'est ce qui a donné l'alarme. On s'est mis à inspecter notre colonie « en profondeur », si ce n'est pas tous les mois. Je ne veux même pas vous dire quelles sortes de bêtises ont été écrites après chaque inspection. Mais en fin de compte, on s'est mis d'accord pour que notre système soit interdit dans toute la circonscription et on m'a proposé de passer à celui de « l'ispolkom »¹. En même temps, personne ne se résout à affirmer que le travail de la colonie Gorki ne fonctionne pas. Bref, il n'y a aucune logique dans tout cela. En décembre on m'a rajouté la commune Dzeržinskij et aussitôt on s'est mis à crier : « Mais pourquoi, là aussi, il y a le système gorkien ! » Ces derniers jours, j'ai reçu un arrêté m'annonçant encore le rattachement d'une nouvelle colonie – la colonie Petrovskij -, dans le but évident que j'y transfère aussitôt deux-trois détachements de Gorkiens, avec l'assurance la plus complète qu'ils y mettront de l'ordre : mais là encore, on hurle que je suis un hérétique !

Parfois, j'ai envie de rire en voyant tout cet enfantillage, mais, le plus souvent, je ne puis m'empêcher de tomber directement dans la nostalgie. Il est si facile, chez nous, de démolir et d'écraser une action grande et utile, sans que personne n'en prenne la responsabilité. Et voilà que, pour défendre la colonie après 8 ans d'un travail dont personne ne conteste les bons résultats, j'en suis réduit à parler de choses aussi extraordinaires que votre aide.

¹ « Comité exécutif ». Le système éducatif prôné par ce comité repose sur des principes énoncés par les pédologues soviétiques des années 20, pour lesquels, notamment, toute forme de discipline était considérée comme une atteinte intolérable à la liberté de l'adolescent.

Vaut-il encore la peine de faire quelque chose après tout cela ? N'est-il pas plus reposant, dans un pareil cas, de faire simplement son travail et de recevoir honnêtement son salaire.

(...)

- Tout va bien à la colonie Gorki ?
- Tout va bien, simplement les attentes idéologiques ne sont pas remplies.
- Comment ça, pas remplies ? Mais il y a 35 % de membres du komsomol !
- Cela ne veut rien dire, il n'y a pas d'orientation politique de classe.
- Pardonnez-moi, comment cela, il n'y a pas de politique de classe ? Chacun travaille et ressent de la fierté pour ce qu'il a accompli.
- Cela ne veut rien dire. On y travaille parce qu'il y a une discipline stricte ; sans cette discipline, on n'y travaillerait pas.
- Mais la discipline, c'est tout de même bien !
- C'est bien, à condition qu'elle repose sur une conscience de classe, mais chez Makarenko, à la place, on trouve « le devoir », « l'honneur », « le Gorkien » : une sorte de fierté.

Etc.

Que peut-on répondre à cela ? On vous amène un gars en loques, qui a même désappris à marcher, et il faut en faire un homme. Je fais grimper sa confiance en lui. J'éduque en lui le sentiment du devoir envers lui-même, envers sa classe, envers l'humanité. Je lui parle de son honneur d'homme et de travailleur. Or, il s'avèrerait que tout cela n'est qu'hérésie : il faut éduquer la conscience de classe (entre nous, apprendre à répéter bêtement le manuel d'éducation politique).

Ce qui finira par arriver, c'est que nous nous disperserons. Mais ce sera après.

A l'heure actuelle, nous luttons et ne pensons pas abandonner. Si l'on m'attaque à coups de dogmes pédagogiques, je riposte avec mon collectif vivant de 400 Gorkiens, pleins d'entrain, joyeux, énergiques, connaissant leur propre valeur et disposant d'une « orientation » laborieuse remarquable. Si mon argument n'est pas valable, alors il n'y a plus de raison de lutter.

Lettre de Makarenko à Gorki du 18 septembre 1934

Ma foi pédagogique tient en cela: la pédagogie, est avant tout une affaire de nature dialectique ; il est impossible d'établir de moyens ou de systèmes pédagogiques justes dans l'absolu. Toute proposition dogmatique, qui ne tient pas compte des conditions et des contraintes de l'« instant t », de l'étape en cours, sera toujours fallacieuse.

La seule chose que je souhaite pourtant affirmer, c'est que l'unique et principal instrument de l'éducation communiste est le collectif vivant de travailleurs. C'est

pourquoi, l'effort le plus important doit être fourni pour créer et conserver un tel collectif, le mettre en route, le souder, lui donner une tonalité, des traditions, et le guider...

Dans la première partie du *P.P.* (« *Poème pédagogique* »), je voulais montrer comment, étant inexpérimenté et même dans l'erreur, j'ai créé un collectif à partir de personnes égarées et retardées. J'y suis parvenu grâce à une disposition fondamentale : le collectif se doit d'être vivant et ne peut être créé que par des gens vraiment vivants, qui se transforment sous sa pression.

Dans la deuxième partie, je ne me suis pas focalisé délibérément sur le thème de la transformation de l'homme. La transformation d'un seul homme, d'un individu en particulier, me semble un thème accessoire, puisqu'il nous faut un nouveau système d'éducation des masses. Dans cette deuxième partie, je me suis donc fixé pour objectif de représenter le principal instrument éducatif, le collectif, et de montrer la dialectique qui préside à son développement.

J'ai voulu représenter cet instrument à partir des traits importants qui suivent :

1 Le refus de la propriété individuelle paysanne qui constitue la ligne directrice de la classe prolétaire.

2 Le primat des intérêts du collectif sur les intérêts de l'individu.

3 La discipline.

4 La vitalité.

5 Le travail collectif et la propriété.

6 Le processus d'acculturation et d'apprentissage scolaire.

7 Des personnes vraies et vives (Kalina, Silantij, Maria Kondrat'evna).

8 La détermination à aller de l'avant, l'inévitable progrès.

9 Les traditions, y compris celles qui viennent de l'extérieur.

10 La mise en scène esthétique de la vie.

Tout cela, je l'ai peut-être énoncé avec maladresse ; c'est une autre affaire.

Dans la troisième partie, j'ai envie de montrer ce collectif en action, dans une transformation, non plus d'individus singuliers, mais en masse : celle des trois cents colons de Kurjaž. Dans cette troisième partie, je dispose d'un matériau riche pour représenter une telle transformation et j'ai la preuve que, grâce aux forces du collectif, cette transformation se fait avec plus de légèreté et de rapidité.

Dans cette même troisième partie, je souhaite aussi représenter l'adversité de quelques personnes du NKP en particulier. Dans la deuxième, je tenais à montrer les premiers présages, les premiers soubresauts de cette lutte. Ce sont justement les conditions de la vive activité du collectif des Gorkiens à Kurjaž qui suscitèrent l'attaque du NKP contre mon travail.

Dans cette même troisième partie, j'ai envie de montrer, comment un collectif sain parvient facilement à se multiplier par « induction » (les Dzeržinskiens).

Voilà mon schéma. Il est possible que je n'ai pu et ne pourrai raconter tout cela, de telle manière à ce que ce soit clair pour le lecteur. C'est terriblement bien que cela

m'apparaisse maintenant : j'essaierai désormais de tout éclaircir dans la troisième partie, dans la limite de mes capacités.